

P. CYRILLE ARGENTI

LES PÈRES APOSTOLIQUES

Ces textes sont adaptés des émissions radiophoniques du Père Cyrille Argenti, diffusées sur Radio-Dialogue, radio œcuménique marseillaise dont il fut l'un des fondateurs.

Livret n° 7

Copyright : Radio-Dialogue 2007

LA DIDACHÉ DES DOUZE APÔTRES

La *Didaché* est intitulée : « L'enseignement des douze apôtres, doctrine du Seigneur transmise aux nations par les douze apôtres. » On ne connaît ni son auteur, ni sa date exacte. Le document pourrait être d'origine judéo-chrétienne mais on ne peut affirmer avec certitude le lieu d'origine (peut-être la Syrie ou la Palestine). On peut seulement dire qu'il est très ancien. C'est un document qui a joué un rôle considérable dans l'Église ancienne, puis qui a été perdu ; on ne l'a retrouvé que dans les années 1880. Il se compose de trois parties distinctes. Une première partie, d'ordre moral, s'appelle « les deux voies », une deuxième partie, d'ordre liturgique ou rituel, parle du baptême et de ce qui est appelé l'eucharistie (il n'est pas certain qu'il s'agisse d'une célébration liturgique) et une troisième partie est d'ordre disciplinaire, que l'on ne développera pas.

1. Les deux voies

Il est clair et net qu'être disciple du Seigneur Jésus Christ, c'est choisir entre ces deux voies que l'on trouve déjà dans l'Ancienne Alliance, dans le Deutéronome : la voie qui mène à la vie et la voie qui mène à la mort.¹

Deux voies inconciliables

Il est surprenant, à notre époque, que beaucoup de gens paraissent éviter ce choix, ils voudraient concilier les deux voies, la voie évangélique et la voie du monde. Ils ne choisissent pas, ils prétendent suivre une certaine morale, ils grattent quelque chose de l'Évangile qu'ils introduisent dans leur vie et, en même temps, ils continuent à vivre selon les valeurs du monde. Ils ne choisissent pas, ils se laissent porter par les deux comme s'ils vivaient au confluent de deux rivières alors qu'il s'agit, il faut bien le souligner, de deux voies inconciliables qui mènent à deux directions opposées : ou l'on choisit la vie, ou l'on choisit la mort, mais, ajoute le Christ dans l'Apocalypse, « les tièdes, Je les vomirai de ma bouche. »² Or, on a l'impression qu'aujourd'hui une immense majorité de gens sont des tièdes, qui ne choisissent pas vraiment. Ils ne renient pas catégoriquement l'Évangile, mais ils ne renient pas non plus le monde.

Que l'étude de ce texte encourage à faire un choix ! Les hommes n'aiment pas choisir. Il est plus facile de se laisser aller, de se laisser entraîner par les deux courants. On croit, parce qu'on ne tue pas ou qu'on ne vole pas, que l'on a choisi la voie du Seigneur. La *Didaché* est plus explicite.

La mauvaise voie : idolâtrer les choses

Commençons par ce qui termine la *Didaché*, c'est-à-dire la mauvaise voie, la voie de la mort. Elle forme un tout. La cupidité, les désirs impurs et le sang – au fond ce qu'on pourrait résumer en ces termes : l'argent, le sexe et le sang – forment

un tout qui mène à la mort.

Remarquons que, quand on dit le sexe, on ne parle évidemment pas de l'union dans l'amour de l'homme et de la femme, qui fait au contraire partie de l'autre voie. Le mot « sexe » n'apparaît pas dans les textes anciens mais c'est l'une des déviations et des perversités caractéristiques de notre époque que d'avoir séparé le sexe de l'amour. C'est alors qu'on en fait une perversion, lorsque l'acte physique n'est plus l'expression de l'amour de l'homme et de la femme.

Lorsque l'homme devient victime et esclave de son instinct, instinct perverti par la chute, le reste suit : le désir de l'argent accompagne le désir du plaisir et lorsqu'on vit pour le plaisir on se laisse également aller à la colère, à l'envie, et finalement, sous une forme ou sous une autre, au meurtre. Le marchand de canon ne cherche pas à tuer, il cherche à gagner de l'argent mais en fait il tue ; tout se tient.

Superstition et astrologie

L'auteur de la *Didaché* inclut dans cette voie la superstition et l'astrologie : le texte est très explicite à ce sujet. Là aussi, à l'heure actuelle, ceux qui suivent la mauvaise voie, la voie qui mène à la mort, se laissent entraîner par cela :

« Mon enfant, n'observe pas le vol des oiseaux car cela mène à l'idolâtrie, garde-toi des incantations, des calculs astrologiques, des purifications magiques, refuse même de les voir et de les entendre car cela engendre l'idolâtrie. »

Il faut bien souligner que la voyance, le marc de café, les horoscopes et toutes ces choses-là font partie de la voie qui mène à la mort, elles attribuent une puissance divine à des choses, c'est-à-dire qu'elles en font des idoles. On transforme les étoiles ou les signes du zodiaque en idoles, lorsque l'on pense que ce sont ces choses qui dirigent notre vie et non pas la Providence divine, la liberté humaine. On remarquera que plus les gens perdent la foi, plus ils se lancent dans les

superstitions et l'on ose ensuite intituler cela « religion ». Oui, c'est une forme de religion mais une religion fausse, une religion idolâtre qui est en opposition totale avec l'Évangile de Jésus Christ.

On ne peut pas suivre l'Évangile et se livrer à la superstition, lorsque l'on est chrétien. On ne peut pas avoir peur du chiffre 13, on ne peut pas parler du hasard, de la chance et de la malchance, tout cela fait partie du monde idolâtre, du monde qui croit au destin. C'est du paganisme, cela appartient à la voie qui mène à la mort.

Déjà dans l'Ancienne Alliance, nous avons été mis en garde contre cela et dans la Nouvelle Alliance encore bien plus, ainsi que dans toute la Tradition de l'Église. Que les gens se disent bien que, s'ils vont consulter des voyants, s'ils pensent que leur avenir dépend d'un jeu de cartes ou du marc, d'une boule de cristal ou de la position des astres, qu'ils ne prétendent pas être chrétiens, qu'ils ne disent pas : « Je suis croyant ». Ce n'est pas vrai : celui qui croit en la voyance, celui qui croit aux astres, celui qui croit aux idoles n'est pas un croyant du

Dieu vivant, il croit en de faux dieux et ces croyances forme un tout avec les autres choses dont parle la *Didaché* - fornication, pédérastie, avortement, sang, meurtre, rapine. Il est étrange qu'aujourd'hui les hommes rejettent volontiers la violence et l'injustice, tout en accomplissant le reste. Ils sélectionnent à l'intérieur du mal.

Une chose est le support matériel qui peut symboliser notre foi, autre chose est de donner à un objet un pouvoir magique ou divin. Certes, nous avons un corps, certes nous prions avec notre corps, certes nous avons besoin de supports matériels, mais le support fait appel à autre chose, c'est-à-dire au spirituel. La boule de cristal n'est pas le support matériel de Dieu. Si elle est un support de quelque chose, on peut craindre fortement qu'elle soit un support des puissances démoniaques, c'est-à-dire de tout ce qui consiste à ne pas mettre sa confiance dans le Dieu un, mais dans des forces occultes diverses : c'est le paganisme.

Or, il y a réellement un néo-paganisme qui a d'ailleurs pénétré la politique : le nazisme était un néo-paganisme, on croyait à des forces occultes de la race et du sang, on revenait au paganisme antique sous des formes nouvelles, avec les mêmes résultats de sadisme et de meurtre.

La folie chrétienne : se donner totalement à Dieu

Pour parler de l'autre voie, celle qui mène à la vie, le texte de la *Didaché* reprend tout le message évangélique. Il rappelle les Béatitudes. Il rappelle le désir de pauvreté, de rendre le bien pour le mal, de prendre plus de joie à donner qu'à recevoir, de tendre la joue droite quand on est frappé sur la joue gauche, de rechercher la douceur, d'aimer ses ennemis. Il n'y a pas de mi-chemin. Il ne s'agit pas simplement de ne pas tuer et de ne pas voler : cela, c'est du négatif. Il s'agit d'aimer ses ennemis, il s'agit, lorsqu'on nous demande de faire un kilomètre, d'en faire deux. Il s'agit, lorsqu'on nous demande notre veste, de donner aussi notre chemise. Tous ces textes sont rappelés dans la *Didaché*.

La voie chrétienne va jusqu'au bout : il ne s'agit pas simplement d'une sorte de morale sociale où l'on s'abstient du crime ou de ce qui est contraire à la loi, il s'agit de la folie chrétienne. Il n'y a pas de limites quand on se donne à Dieu, on se donne à Lui totalement. Que l'on soit jeune ou vieux, la vie est la même. Quand on s'est marié, on n'a pas dit à sa femme : « Jusque où dois-je t'aimer, jusqu'à quand dois-je t'aimer ? » On lui a dit : « Je t'aimerai pour toujours, je me donnerai à toi totalement. » Et plus on avance dans la vie conjugale, plus le don va être total.

Le problème d'aimer ses ennemis est capital : c'est le signe caractéristique du chrétien. En réalité, on a tôt fait d'ajouter l'épithète de chrétien à un crime pour se trouver un alibi au mal que l'on fait.

Voici quelques passages de la *Didaché* :

« N'aie pas les mains tendues quand il s'agit de recevoir mais fermées quand il faut donner. Si tu possèdes quelque chose grâce au travail de tes mains, donne pour racheter tes péchés. Ne te détourne pas de l'indigent, mets au contraire tout en commun avec ton frère.³ Ne dis pas que tu possèdes des biens en propre⁴ car si vous entrez en partage pour les biens immortels,

combien plus devez-vous y entrer pour les biens périssables. »

Rien ne nous appartient, la terre est à Dieu, Il nous prête des biens de ce monde pour nous mettre à l'épreuve et voir l'usage que nous en ferons.

« Tu ne tueras pas, tu ne commettras pas d'adultère, tu ne séduiras pas de jeunes garçons, tu ne commettras pas de fornication, tu ne voleras pas, tu ne t'adonneras pas à la magie, tu ne feras pas mourir par le poison, tu ne tueras point d'enfants par avortement ou après la naissance⁵, tu ne convoiteras pas les biens de ton prochain, tu ne te parjureras pas.

« La doctrine exprimée par ces mots est la suivante : bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour vos ennemis, jeûnez pour ceux qui vous persécutent, car si vous aimez ceux qui vous aiment, quel gré vous en saura-t-on, même les païens n'en font-ils pas autant ? Mais vous, aimez ceux qui vous haïssent et vous n'aurez pas d'ennemi.

« Abstiens-toi des désirs charnels et corporels, si quelqu'un te donne un soufflet sur la joue droite, tends-lui la joue gauche et tu seras parfait ; si quelqu'un te requiert pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui et si quelqu'un t'enlève ton manteau, donne-lui aussi ta tunique. Si quelqu'un t'a pris ton bien, ne le réclame pas, à quiconque te demande, donne et ne redemande rien. Le Père veut qu'il soit fait part à tous de ses propres largesses. Bienheureux celui qui donne selon le commandement car il est irréprochable. Mais malheur à celui qui reçoit : certes, si quelqu'un se trouve dans le besoin et reçoit, il est irréprochable mais celui qui n'est pas dans le besoin devra rendre compte du motif et du but pour lesquels il a pris. »⁶

Nous voyons bien que ce n'est pas une demi-morale, ce n'est pas la morale du sens commun, ce n'est pas une morale bourgeoise, ni sociale, c'est la folie de l'Évangile. Les choses fondamentales qui se présentent à l'homme sont les mêmes à chaque siècle. Les institutions changent, la technique change, mais le cœur de l'homme ne change pas.

Depuis l'époque où David écrivait ses psaumes, mille ans avant Jésus-Christ, jusqu'à nos jours, le fond du problème humain est le même : le commerce des hommes (le texte fait allusion aux hommes que l'on vend ou que l'on achète), la jalousie, l'envie, le meurtre, la débauche, tout cela a toujours été la tentation depuis la chute, cela ne change pas. L'injustice, l'hypocrisie, ces tentations sont permanentes chez l'homme (pas éternelles, car cela passera) et le message du Christ est le contraire de tout cela. Il faut donc choisir.

Avons-nous vraiment choisi ? Oui, on nous a baptisés quand nous étions enfants, en général sans nous demander notre avis. Mais avons-nous vraiment fait un choix ou accommodons-nous les deux sauces ? Vivons-nous dans une sorte de pâle mélange, où nous essayons de concilier l'inconciliable, de vivre les deux voies à la fois, en sorte que finalement on ne sait pas si nous appartenons à l'Église du Christ ou au monde ? Sommes-nous des citoyens du Royaume ou sommes-nous encore des citoyens et des serviteurs du prince de ce monde ?

Ce n'est pas être manichéen que d'opposer ces deux voies. Mani était un Perse qui disait qu'il y avait deux dieux, le dieu du bien et le dieu du mal, ce qui est évidemment faux et hérétique. Satan n'est pas un dieu mais il est une créature déchue. Donc être manichéen, c'est-à-dire opposer d'une façon absolue deux dieux, le bien et le mal, est faux. Mais opposer d'une façon absolue la voie qui mène à Dieu et la voie qui s'éloigne de Dieu, cela n'est pas du Manichéisme : c'est constater effectivement qu'il faut choisir.

À chaque instant de notre vie, à chaque instant de la journée, il y a un choix qui s'impose et notre éternité se joue à chaque instant ! À chaque instant, notre liberté est en jeu et nous avons l'occasion de choisir entre nos satisfactions égoïstes et rendre à Dieu ce qui Lui appartient, c'est-à-dire nos biens, notre vie, tout. On ne peut pas donner un peu à Dieu parce que Dieu est tout. On Lui donne tout ou rien !

2. Vie liturgique – Vie de prière

Par le baptême, le vieil homme est enseveli

Le texte de la *Didaché* est très précieux parce qu'il montre comment vivaient les premiers chrétiens. Le but serait de nous aider à retourner à nos sources, à retrouver toute la vigueur de l'Église ancienne.

La *Didaché* commence par le début, c'est-à-dire le baptême : « Pour ce qui est du baptême, donnez-le de la façon suivante. Après avoir enseigné tout ce qui précède (la Bonne Nouvelle), baptisez au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit⁷ dans de l'eau vive⁸. S'il n'y a pas d'eau vive, qu'on baptise dans une autre eau et à défaut d'eau froide dans de l'eau chaude. Mais si tu n'as ni de l'une ni de l'autre, verse de l'eau sur la tête trois fois au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit. »

Nous voyons qu'on baptisait « dans » l'eau. Rappelons-nous qu'en grec ancien, lorsqu'on disait qu'on avait baptisé le navire de l'ennemi, cela signifiait qu'on l'avait coulé. Baptiser, c'est immerger dans l'eau, c'est ensevelir dans la tombe du Christ, nous unir à la mort du Christ pour nous unir à sa Résurrection, donc normalement on baptise en immergeant dans de l'eau, de préférence de l'eau vive, rivière ou ruisseau. Mais ce n'est que lorsqu'on ne dispose pas d'une quantité suffisante d'eau, ce qui devait se produire assez souvent dans des pays où il y a peu d'eau, assez désertiques, comme la Palestine, ce n'est qu'alors que l'on versait de l'eau sur la tête, que l'on baptisait par ce que l'on appelle infusion ou effusion. Et il est aujourd'hui regrettable que ce qui était l'exception à l'origine soit devenu en Europe occidentale, depuis le XII^e siècle, l'habitude. Le baptême qui consiste à verser de l'eau sur la tête, étymologiquement parlant, n'est plus un baptême. Ce qui était une exception, ce que l'on faisait et que l'on doit encore faire en cas de nécessité – un enfant en danger de mort ou lorsque l'on baptise sur un lit d'hôpital – ne doit pas devenir généralité.

On doit normalement baptiser par triple immersion selon la coutume universelle de l'Église primitive, qui signifie bel et bien, comme nous le dit saint Paul dans l'épître aux Romains, l'union à la mort et à la Résurrection du Christ :

« Unis à sa mort, nous participons à sa Résurrection ». Par le baptême, le vieil homme est enseveli, est enterré, il meurt avec le Christ afin que l'homme nouveau, greffé sur le Christ, devienne une même plante avec le Christ, ressuscité avec Lui. Ce sens profond du baptême n'apparaît que lorsqu'il y a baptême par immersion.

Le baptême par infusion doit donc être réservé aux grands malades et ne doit surtout pas devenir la forme habituelle, car à ce moment-là on perd le sens profond du sacrement.

Pratiquons donc la coutume de l'Église primitive : le baptême par immersion au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Cela ne signifie pas évidemment que le baptême des malades, le baptême d'urgence, le baptême dans le désert par effusion d'eau ne soit pas réel et valide mais il doit demeurer exceptionnel.

Notre auteur ajoute qu'avant le baptême, les baptisés et d'autres personnes qui le pourraient, jeûnent, du moins il ordonne au baptisé de jeûner un ou deux jours auparavant. C'est une prescription que nous ferions bien d'observer aujourd'hui, surtout lorsqu'il s'agit du baptême d'adultes, de leur demander de jeûner.

Pratiquer le jeûne par amour

Ceci amène notre auteur à parler du jeûne : les juifs jeûnaient le lundi et le jeudi et notre auteur nous dit : « Pour vous, jeûnez le mercredi et le vendredi ». C'est dire donc que, dès le début, les chrétiens ont déplacé le jeûne du jeudi au vendredi, le jour de la mort du Christ, et le jeûne du lundi au mercredi, le jour où le Christ fut livré par Judas¹⁰. Donc le jeûne du mercredi et du vendredi, que pratiquent les orthodoxes aujourd'hui, remonte, comme nous le voyons bien, aux origines mêmes de l'Église.

On ne sait pas trop pourquoi, par une sorte de laxisme, l'Occident a d'abord renoncé au jeûne du mercredi et maintenant au jeûne du vendredi. Depuis que dans l'Église catholique romaine ce n'est plus obligatoire, on ne jeûne plus. Il est étrange de constater que l'on ne suit une pratique que si elle est obligatoire.

Le chrétien participe à la divine liturgie, il jeûne, parce qu'il le désire, parce qu'il éprouve de la joie à le faire, pas par obligation, et lorsque l'obligation est supprimée, il ne faudrait pas que la réalité de la chose le soit aussi.

Ce n'est pas une raison, parce que le jeûne du vendredi, Dieu merci, n'est plus soumis à une loi, n'est plus obligatoire, de ne plus le pratiquer ; c'est une raison de plus de le pratiquer par amour et avec joie.

Retrouvons cette coutume du jeûne le mercredi et le vendredi, que ne cessent de pratiquer les orthodoxes depuis les origines mêmes de l'Église. N'oublions pas qu'une certaine ascèse, une certaine discipline du corps, une certaine retenue de notre appétit, a toujours fait partie de façon essentielle de la vie chrétienne. Nous ne pouvons goûter de la joie de la Résurrection sans participer à la Croix, nous ne pouvons goûter de la présence de Dieu si auparavant nous n'avons pas élagué nos passions, nos appétits, que ce soient ceux du ventre ou ceux du sexe. Il faut contrôler son corps, le soumettre à l'esprit pour retrouver l'ordre naturel où l'esprit règne sur le corps. Le corps est bon, le corps est sain et saint,

mais il doit être soumis à l'esprit, il doit être contrôlé par l'esprit de l'homme, d'où l'utilité et la nécessité d'une certaine règle de jeûne le mercredi et le vendredi.

Vivre intérieurement le « Notre Père »

Et puis la *Didaché* continue en nous rappelant de prier comme le Seigneur l'a ordonné dans son Évangile. Elle cite intégralement le Notre Père tel qu'il se trouve dans l'Évangile de saint Mathieu et elle ajoute : « Priez ainsi trois fois par jour. »

Oui, la prière régulière du Notre Père, matin et soir et si possible trois fois par jour, est vraiment une part essentielle de la vie du chrétien. Réciter le Notre Père non pas machinalement mais lentement, en pesant chaque mot, en donnant à chaque phrase un contenu concret, réel.

Lorsque nous disons : « Que ta volonté soit faite », arrêtons-nous pour nous demander quelle est véritablement la volonté de Dieu pour nous aujourd'hui. Qu'attend-t-Il de moi, que veut-Il que je fasse, que veut-Il que ma famille fasse, que notre communauté fasse ? Faisons une courte méditation sur la volonté du Père. Lorsque nous disons : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensés », pensons à ceux qui nous ont offensés, pardonnons vraiment du fond du cœur en demandant à ce moment-là, nous-mêmes, notre pardon. Et ainsi de suite. Que chaque parole du Notre Père soit intérieurement vécue.

Un enfant ou un adulte qui récite le Notre Père de tout son cœur tous les jours de sa vie a de grandes chances d'atteindre le Royaume des cieux, car c'est une prière qu'il fait avec le Seigneur Jésus qui nous l'a enseignée, c'est une prière qu'il fait avec l'Église toute entière. C'est une prière qui, quotidiennement, nous met sur la même longueur d'ondes que notre Créateur, que notre Père céleste et peut donc orienter et transformer notre vie toute entière.

Nous n'arriverons peut-être pas, comme certains de nos Pères, à passer des heures du jour et de la nuit en prière, mais au moins disons le Notre Père matin et soir. Voilà le minimum pour garder le contact vital avec notre Dieu.

Tout repas a un caractère sacré

Puis la *Didaché* continue en nous indiquant comment célébrer un repas. Pour les juifs pieux, comme pour les premiers chrétiens, un repas était une véritable célébration, c'est le contexte rituel dans lequel a été instituée la divine eucharistie. Tout repas doit donc avoir un caractère sacré : il ne faut pas que nous mangions comme des bêtes. Pour un homme civilisé, un repas est un rite où l'on se rassemble entre frères autour d'une même table pour rompre et partager un même pain en remerciant Dieu et en lui rendant gloire.

La description du repas telle qu'elle nous est faite dans la *Didaché* montre bien ce caractère sacré, ce caractère de célébration, ce caractère religieux du repas :

« Rendez grâce d'abord sur le calice¹¹ : "Nous Te rendons grâce, notre Père, pour la sainte vigne de David, ton serviteur, que Tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur."¹² »

En nous mettant à table, nous remercions donc le Père pour l'Église qu'Il

nous a fait connaître par Jésus son serviteur. Et cela avant de boire notre vin. Le vin nous fait en effet penser à la vigne et la vigne nous fait penser au peuple de Dieu hérité de David. N'oublions pas que Jésus est fils de David et que la vigne de David est par conséquent devenue l'Église. Nous remercions pour l'Église chaque fois que nous nous mettons à table, ceci est très important.

Mais, en outre, avant de prendre le repas, on veille aux personnes avec lesquelles on le partage. On prend le repas avec les baptisés. Nous voyons que recevoir le repas avec quelqu'un, c'est déjà entrer en communion avec lui, c'est vraiment un acte d'union, de communion, de fraternité. Il est très sérieux de se mettre à la même table que quelqu'un, c'est un acte saint que de manger ensemble.

En rompant (pour partager le pain), nous disons : « Nous Te rendons grâce, notre Père, pour la vie et la connaissance que Tu nous a fait connaître par Jésus ton serviteur. »

Puis, il y a cette phrase magnifique de la bénédiction du repas, qui est célèbre :

« Comme ce pain rompu, dispersé sur les collines, a été recueilli pour devenir un, qu'ainsi ton Église soit rassemblée des extrémités de la terre dans ton Royaume. »

Le partage du pain unique, du pain commun, est un signe du Royaume, où l'on partage le même pain qui rassemble des flocons de farine issus des graines et des épis de blé dispersés sur les collines, comme l'Église rassemble les hommes des extrémités de la terre, pour les conduire dans son Royaume.

Le caractère sacré du repas est tellement souligné dans ce texte que certains auteurs avaient cru au début qu'il s'agissait d'une description du repas eucharistique de la divine liturgie. Ce n'est pas le cas. En effet, quelques chapitres plus loin, l'auteur nous parlera de la célébration eucharistique qui aura un sens tout différent, et cependant qui est issue du repas sacré.

C'est parce que le repas familial, le repas avec nos invités, est une véritable célébration, accompagnée d'action de grâce, de prière, où déjà l'Église se rassemble dans ses agapes, c'est parce que tout repas doit avoir ce caractère de rassemblement entre les frères que la table du repas pourra devenir la sainte table, que le vin pourra devenir saint vin, le sang du Christ, que le pain pourra devenir le saint pain, le corps du Christ : cela n'est possible que parce que le repas avait déjà ce caractère de célébration, d'action de grâce et de partage.

Ceci nous rappelle deux choses : à la fois que ce que nous appelons couramment aujourd'hui la messe est essentiellement un repas mais aussi que tout repas doit être une célébration. Retrouvons cette belle coutume de ne jamais nous mettre à table sans rendre grâce, sans remercier. Un certain nombre de familles chrétiennes ont conservé cette coutume sainte mais combien, hélas, l'ont perdue, combien se jettent sur la nourriture comme des bêtes, combien viennent à table les uns après les autres, quand bon leur plaît. Ce n'est plus un rassemblement, ce n'est plus une table commune : on arrache son morceau de pain puis on s'en va sans

s'attendre les uns les autres.

Non, que les familles se regroupent à l'heure du repas, qu'on attende que tout le monde soit là, que tout le monde arrive ensemble et puis que l'on rende grâce, ensemble, que ce repas soit déjà une figure d'Église où l'on rend grâce pour la création, mais où l'on rend grâce aussi pour le rassemblement fraternel, pour cette cellule d'Église qu'est une famille rassemblée autour d'une même table. C'est cela vivre chrétiennement.

On ne peut pas participer à la divine liturgie le dimanche et puis manger comme des sauvages pendant la semaine : celui qui a découvert le mystère eucharistique respecte la table commune, le pain rompu, le pain partagé.

Cette belle description du repas dans la *Didaché* continue assez longuement et se termine par une évocation du monde qui vient :

« Vienne la grâce et que passe ce monde. Hosanna au Dieu de David. Si quelqu'un est saint, qu'il vienne, si quelqu'un ne l'est pas, qu'il se repente. Maranatha¹³ ! Amen ! »

Nous voyons que chaque repas est déjà aussi l'attente du Royaume, est déjà une occasion de se repentir, est déjà une préfiguration de tout le mystère de l'Église.

Puis l'auteur va ensuite évoquer la façon dont il convient d'accueillir les apôtres, les prophètes, et le discernement qu'il convient d'avoir avant d'accueillir quelqu'un à notre table. Méfions-nous des faux prophètes, méfions-nous des personnes intéressées. Les personnes qui demandent de l'argent sont des faux prophètes :

« Quiconque aura dit sous l'inspiration : "Donne-moi de l'argent" ou quelque autre chose, vous ne l'écouteriez pas, mais s'il aura dit de donner en faveur d'autres indigents, alors cela est autre chose, que personne ne le juge. Tout prophète authentique mérite sa nourriture. Prélève les prémisses de tout ce que tu as pour les prophètes, pour les apôtres, pour les pauvres, mais si par contre il demande de l'argent, alors méfie-toi de lui, ce sera un faux prophète ou un faux prêtre. »

Demander pardon à l'Église et communier

Nous arrivons ensuite au passage essentiel :

« Réunissez-vous le jour dominical du Seigneur, rompez le pain, rendez grâce après avoir d'abord confessé vos péchés afin que votre sacrifice soit pur. »

Voici l'allusion au mystère eucharistique du dimanche. D'abord, il y a bien le jour dominical, le jour du Seigneur : nous le savions déjà par les Actes des apôtres, au chapitre 20, où saint Paul, à Troie, rassemble les fidèles pour la fraction du pain, pour rompre le pain, le jour du Seigneur, le dimanche.

C'est dire que depuis l'époque des apôtres, les chrétiens se rassemblent le jour de la Résurrection du Seigneur pour rompre le pain, pour rendre grâce et célébrer le sacrifice du Christ, sa Croix et sa Résurrection. Mais après avoir d'abord confessé leurs péchés.

Un peu plus tôt, d'ailleurs, dans ce même texte, il était précisé que ces péchés

devaient être confessés à l'assemblée. Nous voyons que la confession à l'origine était publique, elle précédait la célébration du repas eucharistique et c'était à tous les frères que l'on demandait pardon et que l'on se confessait.

Par la suite, il s'est avéré nécessaire, en présence sans doute de certains abus auxquels pouvait donner lieu cette confession publique et le manque de discrétion de ceux qui la recevaient, que cette confession soit privée et qu'elle ne se fasse plus qu'au seul président de l'assemblée, non pas à l'assemblée toute entière.

Cependant, quand on se confesse, c'est encore à l'Église qu'on se confesse c'est-à-dire à l'ensemble des fidèles, à l'ensemble du corps du Christ que l'on a blessé par nos péchés. N'oublions jamais que lorsqu'un membre du corps du Christ est malade, le corps tout entier est malade, que la moindre de nos fautes, que la moindre de nos pensées impures n'est pas seulement une offense à Dieu, mais à l'Église toute entière, à tous nos frères, et c'est donc à tous que nous devons nous confesser. À défaut d'une confession publique à tous, qui se pratique encore dans certains monastères, au moins doit-elle se faire au représentant de l'assemblée, au président de l'assemblée, à l'évêque ou au prêtre afin que par le pardon des frères, l'Église toute entière, représentée par son président, par son prêtre, nous pardonne, et nous savons que tout ce qui sera pardonné sur terre sera pardonné aussi au ciel.

Retrouvons donc cette pratique de la confession, trop souvent abandonnée aujourd'hui, retrouvons ce sens du repentir qui doit précéder le repas en commun, la communion eucharistique.

« Mais attention : celui qui a un différend avec son compagnon ne doit pas se joindre à vous jusqu'à ce qu'il se soit réconcilié, pour ne pas profaner votre sacrifice. »

Participer à la messe, s'il y a quelqu'un auquel on ne parle pas, c'est « profaner son sacrifice ». C'est un ordre même du Seigneur : « Si au moment d'apporter tes dons à l'autel, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, va d'abord te réconcilier avec ton frère et ensuite porte ton offrande à l'autel. »¹⁴

Chaque dimanche, avant de venir participer à la divine liturgie, demandons-nous si nous avons besoin de nous faire pardonner ou de pardonner. Nous ne pouvons pas, si nous nous sommes disputés sans nous être réconciliés, participer au mystère eucharistique. Le pardon et la confession précèdent donc la liturgie, la réconciliation précède le repas en commun autour du Christ.

NOTES

1. Cf. Deut 30, 15 : « Voici, je te propose aujourd'hui vie et bonheur, mort et malheur. »
2. Cf. Ap 3, 16.
3. Tout, pas une partie ! (Note du P. Cyrille)
4. Cela, c'est le capitalisme, ce n'est pas l'Évangile de Jésus Christ. (Note du P. Cyrille)
5. Tout cela est lié. (Note du P. Cyrille)
6. Que tous les commerçants et tous les industriels entendent cette phrase. (Note du P. Cyrille)

7. Comme nous dit le Christ Lui-même dans l'Évangile de St Mathieu. (Note du P. Cyrille)
Cf. Mt 28, 19-20 : « Allez donc, de toutes les nations faites des disciples, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit et leur apprenant à observer toutes ces choses que je vous ai prescrites. »
8. L'eau vive, c'est l'eau courante, c'est l'eau des rivières, des ruisseaux. (Note du P. Cyrille)
9. Cf. Rom 6, 3-5.
10. Le jour où il serait allé voir les grands-prêtres. Cf. Mt 26, 14-16.
11. Le calice correspondait à notre verre, à notre coupe ou à notre bouteille aujourd'hui. (Note du P. Cyrille)
12. Remarquons ce titre que l'auteur donne à l'Église : c'est la sainte vigne de David. Nous voyons cette continuité entre le peuple d'Israël et l'Église. (Note du P. Cyrille)
13. Littéralement « Viens, Seigneur. »
14. Mt 5, 23-24.

SAINT CLÉMENT DE ROME ÉPÎTRE AUX CORINTHIENS

Saint Clément de Rome a écrit une lettre aux chrétiens de Corinthe, probablement en l'an 95, c'est-à-dire à peu près à l'époque de la mort de l'évangéliste saint Jean, ou quelques années avant. Nous nous trouvons exactement au point de jonction entre la génération des apôtres, qui viennent de mourir, et l'organisation de l'Église ancienne, immédiatement après leur mort. C'est bien la première génération des Pères de l'Église. Ces textes vont donc nous donner une image de l'Église telle qu'elle était tout-à-fait à ses débuts.

L'Église de Corinthe, celle à laquelle l'apôtre Paul avait écrit ses deux épîtres aux Corinthiens aux environs de l'an 57 ou 58, traversait une crise grave, puisqu'il s'agissait d'une sorte de sédition, de révolte des chrétiens de Corinthe contre leurs anciens (aujourd'hui nous dirions contre le clergé).

Un ensemble d'Églises-sœurs

Clément, l'un des tous premiers papes de Rome, n'intitule pas sa lettre « Clément, évêque de Rome, aux chrétiens de Corinthe » (ce qui serait du style d'aujourd'hui), il commence sa lettre en disant : « L'Église de Dieu qui séjourne à Rome à l'Église de Dieu qui séjourne à Corinthe ». En d'autres mots, Clément n'écrit pas en tant que pape - cette notion n'existe apparemment pas encore dans l'Église - il écrit en temps que représentant de l'Église locale de Rome, il ne cite même pas son nom (ce n'est que par des écrivains un peu plus tardifs que nous savons qu'il est l'auteur de cette lettre). Il écrit au nom de son Église et cette Église de Rome écrit à l'Église-sœur de Corinthe.

Nous voyons le contexte : la chrétienté est constituée d'Églises locales, d'Églises-sœurs, et voilà que deux Églises relativement voisines correspondent l'une

avec l'autre. Rome, la plus prestigieuse des Églises, celle qui conserve encore tout frais à sa mémoire le martyre des apôtres Pierre et Paul, survenu à peine une trentaine d'années avant la lettre de Clément, écrit donc à l'Église-sœur de Corinthe pour lui donner des conseils. Notons ce premier point : la structure de l'Église primitive est un ensemble d'Églises-sœurs.

Saint Ignace d'Antioche nous précisera la place de l'Église de Rome au sein de ce concert d'Églises-sœurs lorsqu'il nous dira que c'est elle qui « préside dans la charité » à l'ensemble des Églises-sœurs. Elle n'en est pas moins une parmi les autres. Et cependant c'est une unique Église car l'Église de Dieu toute entière séjourne, est de passage, en exil, à Rome comme à Corinthe, comme en chaque autre lieu.

Chaque Église est en quelque sorte un point d'insertion local de l'unique Église de Dieu dans le monde, dont le lieu, dont la vraie patrie, est au ciel. Et cette unique Église de Dieu, dont la patrie est au ciel, est en exil provisoire tant à Rome qu'à Corinthe qu'en chaque autre lieu. Voilà qui nous situe bien l'ecclésiologie de l'Église primitive qui, dans une certaine mesure, est encore aujourd'hui l'ecclésiologie de l'Église orthodoxe.

La prolongation du message apostolique

Clément commence par décrire, en détails, avec de nombreuses citations de l'Écriture sainte, les méfaits de la jalousie qui est à l'origine de tous les schismes et de tous les troubles dans l'Église. Il s'étend longuement en évoquant le souvenir de la jalousie de Caïn, de celle des frères de Joseph, des fils de Jacob. Ensuite, il souligne la nécessité de l'humilité, vertu clef pour la vie, l'harmonie, la concorde (il aime ce mot) dans l'Église, puis la nécessité du repentir, la nécessité de la foi et du salut par la foi – il est très paulinien – la nécessité surtout de l'amour, de la charité. Il termine par une exhortation où il conseille fortement, avec autorité, aux Corinthiens de se repentir et de se soumettre à leurs presbytres, à leurs anciens contre lesquels ils s'étaient révoltés. Voilà rapidement le contenu de la lettre.

Mais ce qui en fait l'intérêt, c'est le tableau qu'elle nous donne de l'Église de l'époque. Tout d'abord les citations : Clément de Rome cite sans cesse et abondamment l'Ancien Testament qu'il reprend textuellement. Il ne cite pas textuellement le Nouveau Testament pour la bonne raison que le canon du Nouveau Testament, les écrits qui le composent, n'a pas encore été groupé en un seul livre.

Il cite l'Ancien Testament à la lumière de l'Évangile. Il ne paraît pas encore être familier avec les textes des quatre évangélistes, ni même les connaître, mais cependant il cite l'Ancien Testament selon l'Évangile : par exemple, lorsqu'il cite les prophètes, il dit : « Le Saint Esprit a dit ». Il connaît le Saint Esprit comme une personne de la Trinité et c'est donc à Lui qu'il attribue les écrits des prophètes, idée qui sera reprise par la suite dans le Credo. Mieux encore, lorsqu'il cite le psaume 31, où le Messie dit : « Je suis un ver et non pas un homme », il dit : « Lui-même le Christ dit encore... », il fait parler le Christ à travers les paroles du psaume 31, il considère le Christ comme l'auteur de ce

psaume.

Nous voyons donc que saint Clément lit l'Ancien Testament à la lumière de la révélation de l'Évangile, qu'il lit l'Ancien Testament en chrétien, mais c'est l'Ancien Testament qui constitue les Écritures à son esprit. Pourtant, il connaît déjà bien les écrits de saint Paul, manifestement il a lu l'épître aux Hébreux et sans la citer textuellement, on retrouve souvent des accents de cette épître dont il semble profondément imprégné. Il cite aussi, en la mentionnant d'ailleurs, l'épître de saint Paul aux Corinthiens, puisque justement il écrit aux Corinthiens, et il leur rappelle que déjà, au temps où saint Paul leur écrivait, il y avait des divisions en leur sein. Il cite aussi la première épître de saint Pierre, lorsqu'il parle de la nécessité de l'amour et de la charité. N'oublions pas que Clément a sans doute connu personnellement et Pierre et Paul qui étaient morts à Rome une trentaine d'années avant sa lettre.

Le contenu de l'Évangile est familier à saint Clément. Il vit l'Évangile de Jésus Christ, même sans paraître encore connaître le texte même des Évangiles, qui ne s'est sans doute pas encore répandu dans toutes les Églises. Ce qui est étonnant, c'est à quel point l'enseignement trinitaire lui est déjà familier. Souvent, les chrétiens s'imaginent que la Trinité est une élaboration postérieure de l'Église. Or, écoutons Clément qui dit : « Recevez notre conseil et vous n'aurez pas à vous en repentir, car aussi vrai que Dieu est vivant, est vivant le Seigneur Jésus Christ, vivant le Saint Esprit, objets de la foi et de l'espérance des élus... »

Nous voyons que le Fils et l'Esprit sont vivants autant que Dieu le Père, dans l'esprit de Clément de Rome, et il en parle souvent, bien qu'évidemment le mot « Trinité » n'apparaisse pas encore. De même, lorsqu'il s'agit de la vie future, alors que le Credo que nous connaissons n'a pas encore été rédigé, il parle déjà du séjour des saints : « Toutes les générations depuis Adam jusqu'à ce jour ont passé, mais ceux qui ont été trouvés dans l'Amour, par la grâce de Dieu, demeurent dans le séjour des saints, se manifesteront lorsque apparaîtra le Royaume du Christ. »

Nous voyons qu'il vit dans l'attente du Royaume du Christ et il sait que les disciples de Jésus Christ morts dans la foi demeurent déjà dans le séjour des saints en attendant l'apparition du Royaume. Remarquons la foi dans ce séjour des saints, il sait, comme saint Paul, qu'il n'y a pas de mort pour les chrétiens !

En même temps transparait déjà son sens très aigu de l'Église : on sent qu'il a longuement médité les textes de l'épître aux Corinthiens sur l'Église corps du Christ et, parlant comme saint Paul, il donne ce conseil aux Corinthiens : « Les grands ne peuvent être sans les petits, ni les petits sans les grands, mais il y a de tout en toutes choses et c'est ainsi qu'elles sont utiles. Prenons notre corps : la tête n'est rien sans les pieds, de même les pieds ne sont rien sans la tête et nos moindres membres sont nécessaires et utiles au corps entier. Ou plutôt tous ensemble conspirent et collaborent dans une unanime obéissance au salut du corps entier. Qu'il demeure donc entier, ce corps que nous formons en Jésus Christ ; que chacun respecte en son prochain le charisme qu'il a reçu, que le fort prenne souci du

faible, que le faible respecte le fort, que le riche secoure le pauvre, que le pauvre rende grâce à Dieu de lui avoir donné quelqu'un qui subviene à ses besoins, que le sage manifeste sa sagesse non par des paroles mais par des bonnes œuvres, que l'humble ne se rende pas témoignage à lui-même mais qu'il laisse ce soin à d'autres. »

Nous croyons entendre saint Paul parler dans les onzième et douzième chapitres de sa première épître aux Corinthiens, soulignant la nécessité de la solidarité des membres du corps du Christ qu'est l'Église, le Christ étant la tête et nous les membres. C'est bel et bien le message apostolique qui se prolonge.

L'évêque fait corps avec son Église

Saint Clément insiste fortement sur la succession apostolique, sur la continuité de l'Église de sa génération avec l'Église des apôtres : « Nos apôtres aussi ont su qu'il y aurait des contestations au sujet de la dignité de l'épiscopat. C'est pourquoi, sachant très bien ce qui allait advenir, ils instituèrent les ministres que nous avons dit et posèrent ensuite la règle qu'à leur mort d'autres hommes éprouvés succéderaient à leur fonction. Ceux qui ont ainsi reçu leur charge des apôtres, ou plus tard d'autres personnages éminents avec l'assentiment de toute l'Église, s'ils ont servi le troupeau du Christ d'une façon irréprochable, en toute humilité, sans trouble ni mesquinerie, si tous ont rendu un bon témoignage depuis longtemps, nous pensons que ce serait contraire à la justice de les rejeter de leur ministère et ce ne serait pas une petite faute de déposer de l'épiscopat des hommes qui présentent à Dieu les offrandes d'une piété irréprochable. »

Il faut souligner que les termes *episcopoi*, « évêques », et *presbyteroi*, « anciens » ou « prêtres » sont encore interchangeable dans la bouche de Clément. Il ne distingue pas nettement les prêtres des évêques, de même que saint Paul dans ses épîtres pastorales, tandis que nous pouvons constater que dans les épîtres d'Asie Mineure et dans les écrits en particulier de saint Ignace d'Antioche qui ne sont postérieurs que de cinq ou dix ans à ceux de Clément de Rome, la distinction entre la fonction de l'évêque et celle des prêtres est déjà parfaitement claire.

Ce point est important parce qu'il nous montre qu'en l'an 95, non seulement à Corinthe mais même à Rome, on ne distingue pas encore clairement la fonction du prêtre de la fonction de l'évêque. Clément ne se pose pas en pape, il se pose en représentant de l'Église de Rome. Il se pose aussi en représentant du *presbyterium*, de l'ensemble du clergé de Rome. Il exerce donc en fait des fonctions d'évêque, mais il n'en a pas encore conscience clairement, il ne revendique pas encore ce titre de chef de l'Église de Rome. Il écrit au nom de cette Église qui est la sienne, il fait corps avec elle, et c'est cela le point important.

L'Église présente les offrandes à Dieu

Saint Clément a ce sens très fort de l'Église et du lien physique, du lien charnel, du lien corporel, du lien organique qui relie le clergé et l'Église. Mais en même temps – et ceci est particulièrement important – il souligne la fonction du

prêtre ou de l'évêque. Le prêtre ou l'évêque est celui qui « présente à Dieu les offrandes » : dans cette petite phrase apparaît tout le sens de la liturgie eucharistique tel qu'on l'a trop souvent oublié aujourd'hui.

Le prêtre ou l'évêque est celui qui présente à Dieu l'offrande du pain et du vin en commémoration, en mémoire, en anamnèse de la mort et de la Résurrection du Christ. Nous découvrons là le vrai sens de ce que les catholiques romains appellent l'élévation, sens qui s'est souvent perdu : l'élévation est en fait la présentation à Dieu des offrandes par l'Église. C'est pourquoi dans les liturgies orthodoxes de saint Jean Chrysostome et de saint Basile, au moment de l'élévation, le célébrant dit : « Tes dons que nous prenons parmi tes dons, nous Te les offrons... »

En faisant mémoire de la mort et de la Résurrection du Christ, les prêtres ou l'évêque offrent à Dieu au nom de toute l'Église le pain et le vin pour que Dieu envoie sur cette offrande de l'Église son Saint Esprit et la change en offrande du Christ, offrant son corps et son sang à son Père. Mais le rôle et la fonction de l'Église et de ses ministres est d'offrir le pain et le vin afin que l'Esprit Saint les change en corps et en sang du Christ.

Nous voyons que ce sens de l'offrande, où l'Église offre le pain et le vin afin que le Christ offre son sacrifice, s'est trop souvent perdu dans les liturgies occidentales, il a été souvent occulté dans la liturgie romaine et complètement supprimé dans le culte protestant.

L'épître de Clément de Rome nous aide à retrouver ce sens profond de la liturgie eucharistique, de même qu'il nous a aidé à retrouver le sens de la Tradition apostolique antérieure à la rédaction de l'ensemble du Nouveau Testament et à bien nous situer la place du clergé, corporellement et organiquement uni à l'ensemble de l'Église locale, qui est, avec les autres Églises-sœurs, l'expression locale de l'unique Église du ciel exilée en chaque lieu de la terre.